

LA LITTERATURE DES "SECRETS" ET I SECRETI D'ISABELLA CORTESE

I Secreti d'Isabella Cortese ont été publiés pour la première fois à Venise en 1561 et, au cours du siècle qui suit, précisément jusqu'en 1677, paraissent une quinzaine de rééditions italiennes de ce livre de recettes¹. Sa présence dans de nombreuses bibliothèques et sa diffusion au-delà des Alpes² semblent attester l'intérêt qu'il a éveillé auprès des lecteurs et par conséquent son succès certain. Son titre le rattache à une tradition littéraire très à la mode en Italie au XVI^e siècle: celle des "Secreti".

Si ce genre d'ouvrage s'épanouit en pleine Renaissance, il appartient cependant à la tradition magique et alchimique et plonge ses racines dans le monde médiéval, surtout dans les monastères, où l'on copiait des manuscrits anciens contenant des conseils médicaux et des recettes d'eaux et d'huiles miraculeuses³. Selon la définition qu'en

¹ Voici le titre complet: I Secreti de la Signora Isabella Cortese ne' quali si contengono cose minerali, medicinali, artificiose, e alchemiche e molte de l'arte profumatoria, appartenenti a ogni gran Signora, Venetia, Giovanni Bariletto. Autres éditions répertoriées jusqu'à aujourd'hui: 1562, 1565, 1574, 1584, 1588, 1595, 1603, 1614, 1619, 1625, 1642, 1662, 1665, 1677. John Fergusson signale aussi une traduction allemande qui a eu deux éditions: 1592 et 1596. Voir Bibliotheca Chemica, London, Academic and Bibliographical Publication, 1954, vol. I, p. 179.

² A Paris I Secreti se trouvent à la Bibliothèque Nationale, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à la Mazarine et à la Sorbonne. Les catalogues des bibliothèques espagnoles, britanniques et américaines les citent.

³ THORNDIKE, L., A History of Magic and Experimental Science, New York, Columbia University Press, 1941, vol. IV, p.216. Voir aussi G. BEAUJOUAN, "Reflexions sur les

donne Isabella Cortese elle-même, les "secreti" sont des recueils de recettes sur "gli occolti secreti della natura."⁴ Ce dernier terme a une signification particulièrement large dans ce type d'ouvrage: sous cette expression se cachent en effet les sujets les plus disparates, qui semblent n'avoir qu'une seule particularité en commun, l'appartenance au domaine scientifique. Ainsi les textes traitant d'astrologie côtoient des pages entières sur l'alchimie, la médecine, la cuisine, l'art de se faire belle, la teinture des tissus, ou la fabrication d'encre et de solvants. Un second élément unit ces thèmes: ils relèvent tous d'une vision identique de la science, que l'on pourrait définir pragmatique. En général, les auteurs des "Secreti" ont une vision positive de la réalité, univers mouvant plein de mystères, mais qu'on peut façonner et, peut-être, apprivoiser, afin d'améliorer le passage de l'être humain sur terre. Ainsi, la nature et les éléments qui la composent sont analysés en fonction de leurs effets bénéfiques ou maléfiques sur la santé de l'homme et sur son cadre de vie. Les ouvrages qui sont le produit de ces études appliquées, sont de véritables guides pratiques qui contiennent les conseils les plus divers afin de mieux maîtriser le monde qui entoure l'homme. Le rapport avec la nature est donc interprété de façon dynamique: il existe un échange et l'individu doit aiguïser ses capacités d'écoute et d'observation afin de détecter les messages positifs et de déjouer les éléments néfastes. La nature est un livre ouvert dont l'homme veut apprendre le langage. Cette mentalité pragmatique est une des caractéristiques de la Renaissance et va s'amplifier tout au long du XVI^e siècle et au début du XVII^e, favorisant l'essor considérable des sciences pratiques⁵.

Sur le plan du contenu, les recueils de secrets se différencient par les thèmes abordés: certains représentent de vraies petites

rapports entre théorie et pratique au Moyen Age", in J. E. MURDOCH and E. D. SYLLA, *The cultural Context of Medieval Learning*, Dordrecht-Holland, D. Reidel Publishing Company, 1975, p. 437-484 et E. GARIN, "Per una valutazione storica della magia rinascimentale", in *Umanesimo e Rinascimento*, a cura di C. VASOLI, Palermo, Palumbo, 1977, p. 149. Les origines de cette littérature seraient donc savantes, contrairement à ce que soutiennent certains historiens de la Médecine, qui la définissent comme un produit du savoir populaire, souvent empreint de charlatanisme. Voir à ce sujet l'article de M. T. CAFFARATO, "La medicina popolare ostetrica e ginecologica nei "secreti" del Rinascimento", "Minerva Ginecologica", VII, 1955, 20, p. 1-32.

⁴ "Dedica a Monsignore Mario Chaboda", in *I Secreti*.

⁵ D'après William Eamon, le rôle joué par la littérature des "secrets" dans la révolution scientifique du XVII^e siècle est sous-estimé par les critiques contemporains. L'attitude intellectuelle de ces compilateurs de recettes et surtout l'importance qu'ils attribuent à l'expérimentation, annoncent le développement des sciences modernes. Voir à ce sujet: "Arcana disclosed: the advent of printing, the books of secrets tradition and the development of experimental science in the sixteenth century", "History of science", XXII, n° 55, 1984, p. 138.

encyclopédies universelles de la nature, tandis que d'autres développent un nombre limité de sujets et, parfois, l'intérêt se concentre sur une seule matière. En ce qui concerne le niveau structurel, Jean-Louis Flandrin, qui s'est surtout occupé des traductions françaises de ces traités, souligne qu'ils "(...) présentent une suite de recettes qui ne sont qu'exceptionnellement commentées ou liées par un discours d'auteurs." Il précise, par ailleurs, que "(...) les textes [sont] brefs, autonomes par rapport à ceux qui les précèdent ou les suivent."⁶ Cependant, il ne s'agit pas de textes "neutres", dépourvus d'informations: ils présentent, au contraire, une organisation interne bien précise, établie par l'auteur dont on peut facilement déceler les intentions et les choix à travers les préfaces, les lettres dédicatoires ou les introductions de chapitres, contenues dans ces oeuvres. Mais nous aborderons cette problématique de type structurel plus en détail par la suite, lors de l'analyse des textes.

Les "Secreti" représentent un genre littéraire à part entière, qui occupe une place importante dans le secteur de la divulgation scientifique. Les sujets sont jugés dignes d'intérêt et, au plus haut degré de l'échelle sociale, on en discute, on se passionne et on expérimente⁷. Les femmes aussi s'y intéressent: Caterina Sforza, qui règne sur Forlì, pourtant fort occupée à gouverner et à défendre son Etat contre ses ennemis, consacre une partie de son temps à la rédaction de Gli Experimenti⁸ où elle propose des remèdes pour soigner certaines maladies de son époque, telles que la peste ou la syphilis, des formules d'alchimie et des conseils de cosmétologie. Pour sa part, Isabelle Gonzague était célèbre auprès de ses contemporains pour ses vastes connaissances dans le domaine de la parfumerie⁹.

En fait, le sujet qui passionne le plus grand nombre concerne les

⁶ "Soins de beauté et recueils de Secrets", in Les Soins de beauté. Moyen Age, début des temps modernes, Colloque International de Grasse 1985, Nice, Faculté des Lettres, 1987, p. 15.

⁷ En Italie le duc de Savoie Emmanuel Philibert et le grand duc de Toscane Côme Ier sont deux illustres exemples de cet engouement pour la littérature des secrets et en particulier pour l'alchimie. Voir à ce sujet: W. EAMON, "Arcana disclosed", p. 132-133; L. MUSCARIELLI, "Chimica e alchimia nei rapporti con Emanuele Filiberto", in Studi pubblicati dalla Regia Università di Torino, Torino, Tipografia Villarboito, 1928, p. 245 et A. PERIFANO, L'alchimie à la cour de Côme Ier de Médicis: culture scientifique et système politique, Thèse nouveau régime, Université de Paris VII, Décembre 1989, sous la direction de M. Plaisance.

⁸ Ce texte est resté manuscrit jusqu'à la fin du siècle dernier. Il a été édité par Pier Desiderio Pasolini, Imola, Galeati, 1894.

⁹ N. Graziani et G. Venturelli dans leur ouvrage sur Caterina Sforza précisent à ce propos: "(...) la raffinata Isabella Gonzaga (...) considerata dalle contemporanee fra le più esperte nell'arte di confezionare profumi, amava regalarli in cofanetti ornati di gemme.", in Caterina Sforza, Milano, Dall'Oglio Editore, 1988, p. 142.

cosmétiques, et les recueils de "Secreti", avec plus ou moins de profondeur, abordent tous le thème de la beauté féminine et de ses artifices. On peut parler, pour la Renaissance italienne, d'un véritable engouement pour la cosmétologie. Flandrin suppose que " (...) dans les villes italiennes toutes les femmes coquettes, de divers milieux sociaux, utilisent des cosmétiques."¹⁰ F. Cognasso et P. Molmenti¹¹ confirment cette hypothèse. Cependant, la cour est l'endroit où s'épanouit cette mode. La présence de la femme y est jugée indispensable, comme nous l'explique fort bien B. Castiglione: " (...) corte alcuna per grande che ella sia, non po' aver ornamento o splendore in sè, né allegria senza donna."¹² Son rôle se résume à "intertener" les courtisans et par conséquent être belle devient une qualité essentielle, car " (...) in vero molto manca a quella donna a cui manca la bellezza."¹³

Pour plaire il faut se conformer à des canons bien précis que les hommes de lettres s'empressent de définir. Grâce aux poèmes de Pétrarque la chevelure blonde acquiert ses lettres de noblesse en Italie. Mais pour correspondre à la beauté idéale, une femme doit posséder bien d'autres atouts: des yeux noirs, une peau de lait, des joues et des lèvres vermeilles, une poitrine petite, mais ronde, une taille et des jambes fines¹⁴.

La difficulté de posséder toutes ces caractéristiques, liée à l'influence que ce modèle canonique exerce sur l'esprit des hommes et des femmes, poussent ces dernières à utiliser les moyens les plus divers pour atteindre leur but. Les écrivains eux-mêmes témoignent de cette passion, en s'exprimant sur le sujet. Les avis sont nombreux et partagés. Parfois, le ton des auteurs est relativement neutre, comme s'ils se contentaient de dessiner le portrait des mœurs d'une société. C'est le cas de L'Amiria¹⁵, ouvrage de Carlo Alberti, frère du plus

¹⁰ "Soins de beauté et recueils de Secrets", p. 17.

¹¹ F. COGNASSO, L'Italia del Rinascimento, Torino, Unione Tipografica Editrice Torinese, 1965, I vol, p. 131-139.

P. MOLMENTI, La storia di Venezia nella vita privata, Torino, Roux e Favole, 1880. Reprint LINT, Trieste, 1973, II vol, p. 425-431.

¹² Il Cortegiano, Milano, Garzanti, 1987, Libro III, p. 263.

¹³ Ibidem, p. 265.

¹⁴ L'ouvrage de A. FIRENZUOLA, Dialogo della bellezza delle donne, 1541, décrit avec précision cet idéal féminin adopté par la plupart des poètes, in Opere, Milano, Società tipografica dei classici italiani, 1802, I vol., p. 13-97, ou in Opere, a cura di D. MAESTRI, Torino, UTET, 1977.

¹⁵ Pendant longtemps, les critiques ont attribué ce texte, resté manuscrit, à Leon Battista Alberti. Voir à ce sujet: M.-C., PHAN, "Pratiques cosmétiques et idéal féminin dans l'Italie des XVe et XVIe siècles", in Les soins de beauté. Moyen Age. début des temps modernes, p. 109-121.

célèbre Leon Battista et qui traite de l'art de plaire. Sous forme d'une lettre, une femme âgée, Amiria, s'adresse à deux jeunes filles et leur propose des recettes afin qu'elles puissent ressembler à l'idéal féminin à la mode. Piccolomini, un siècle plus tard, présente dans la Raffaella différents secrets mettant en valeur la beauté de chacune¹⁶. Néanmoins, les jugements des écrivains moralistes sont en majorité très sévères et critiques à l'égard des femmes qui se fardent. Dans I Libri della famiglia, Leon Battista Alberti lui-même tonne contre les "(...) stultissime e troppo vane femmine (...)" qui se présentent aux regards des hommes "(...) lisciate, impiastate e dipinte."¹⁷ En opposition, il prêche à travers le discours de Giannozzo, un modèle féminin effacé et modeste¹⁸.

De son côté, l'Arioste, dans sa Satire sur le mariage, emploie des termes très durs à l'égard des femmes fardées. Le portrait qu'il dresse est peu flatteur pour la gent féminine. Il estime que les cosmétiques n'embellissent nullement celles qui en font usage, bien au contraire, ils les transforment en des êtres monstrueux et malodorants, véritables cauchemars pour leur entourage:

"Se sapesse Erculan dove le labbia
Pon, quando bacia Lidia, avria più a schivo
Che se 'l baciasse un cul marzo di scabbia."¹⁹

Afin de rebuter ses lecteurs, il dévoile même les détails les plus crus sur les ingrédients qui entrent selon lui dans la composition des crèmes de beauté:

"Non sa che 'l liscio è fatto col salivo
de le giudee, che 'l vendono, né con tempore
Di muschio ancor perde l'odor cattivo.
Non sa che con la merda si distempore
Di circoncesi lor bambini e il grasso

¹⁶ La Raffaella, Dialogo dove si ragiona della bella creanza de le donne, Venetia, C. Navò e fratelli, 1539; in Trattati del '500 sulla donna, a cura di G. ZONTA, Bari, Laterza, 1913, p. 3-67. Voici, par exemple, une recette pour blanchir la peau que donne Raffaella: "io uso di pigliare un limone, e fattolo venire in succhio, l'accosto al fuoco, e dentro vi metto zuccaro candido, e con esso mi lavo", p. 21 (édition de 1539).

¹⁷ Torino, Einaudi, 1966, p. 273.

¹⁸ Ibidem, p. 273-277.

¹⁹ Satira V, a cura di C. Segre, Torino, Einaudi, 1976, p. 62, vers 208-210.

D'orride serpi, che in pastura han sempre."²⁰.

Embrasser une femme devient alors un acte téméraire qui exige "stomachi saldi"²¹. L'Arioste aborde par ailleurs le même thème dans La Cassaria en vers: toute une scène de l'acte V n'est qu'un long monologue ridiculisant la coquetterie féminine²².

La satire contemporaine se place parfois sur le plan moral et le recours à l'artifice est interprété comme une confirmation de la fausseté de l'âme féminine. Durant tout le siècle les récriminations abondent et les propos de l'Arétin à ce sujet résument bien la pensée générale:

"Fu dimandato a un Filosofo qual fosse quell'anima in cui non si trovasse fede: rispose egli, la Femina, il che esse ancora palesemente ci dimostrano negli ornamenti loro; perciocchè col bianco e col vermiglio sogliono ricoprire la pallidezza del volto, e con la forza delle acque non pur fanno i capegli di negri biondi, di argento e di color d'oro. E cotal fede esse hanno parimenti nel core (...)"²³.

Quant à Tommaso Campanella, dans La città del Sole, il fait, lui aussi, une brève allusion à l'art du maquillage qu'il critique pour des raisons philosophiques. Pour les femmes de son île utopique, il refuse toute concession à la coquetterie qui y est punie de mort: la nature doit primer sur l'artifice, car ce dernier peut nuire à l'activité primordiale de la femme, faire des enfants²⁴.

Que ce thème soit abordé par les moralistes et les philosophes montre bien l'ampleur du débat et cette polémique parfois violente témoigne indirectement de l'essor de la cosmétologie. Le discours sur ce sujet est, par ailleurs, intimement lié à la médecine. La beauté n'est en fait qu'un corollaire de la bonne santé et les recueils de "Secreti" consacrent à ce sujet de nombreux chapitres. Parfois, le discours médical n'y est qu'un simple support aux recettes de beauté, mais certains auteurs le développent, abordant les problèmes de santé les plus divers, problèmes souvent très communs et faciles à résoudre comme les parasites corporels, tels que les puces, et parfois très graves, nécessitant des soins complexes, d'ailleurs peu efficaces, comme la

²⁰ Ibidem, p. 62, vers 211-216.

²¹ Ibidem, vers 221.

²² La Cassaria, in Opere minori, Milano, Rizzoli, 1964, acte V, scène III, p. 300-303.

²³ Dialogo piacevole nel quale messer P. A. parla in difesa di male avventurati mariti, Venezia, 1942, in Les femmes blondes selon les peintres de l'école de Venise, Paris, Aubry, 1865, p. 181.

²⁴ Voir La città del Sole, Milano, Feltrinelli, 1962, p. 20.

peste.

Les recueils de "Secreti" reflètent le panorama médical de la Renaissance dans toute sa complexité. Les tendances les plus diverses s'y mêlent: on y perçoit avant tout une médecine "savante" qui se base sur l'étude des textes anciens. Son fondement est la philosophie de Galien. On sait que celle-ci assimile la santé du corps et de l'esprit au maintien dans l'organisme d'un équilibre constant entre les quatre principes élémentaires: chaud, froid, sec et humide, dont le mélange harmonieux définit la composition des quatre humeurs fondamentales, la bile, le flegme, le sang et la bile noire. La rupture des proportions cause la maladie. L'équilibre est retrouvé grâce à l'évacuation de l'élément en excès. Ainsi, les soins les plus utilisés dans les milieux aisés, où l'on peut se permettre de payer un docteur diplômé, sont le clystère et la saignée. Toute maladie est interprétée selon ce schéma établi a priori, mais ce système va montrer ses failles lors de l'apparition de nouvelles infections, telles que la peste et la syphilis.

Dans les livres de "Secreti" on retrouve aussi les traces d'une médecine populaire où l'élément primordial est l'expérience. Ceux qui la pratiquent sont en effet formés sur le terrain, souvent sans l'appui d'une culture livresque, héritiers d'un savoir ancestral, toujours à l'écoute des signaux transmis par le corps malade. Ces praticiens, parmi lesquels figurent de nombreuses femmes, ne peuvent que difficilement acquérir le titre de médecin pour lequel on exige des études de philosophie, de latin et de grec et, ... de médecine.

Cette littérature subit l'influence d'un troisième et dernier élément, la médecine astrologique. Celle-ci s'est surtout développée depuis le XIIIe siècle: elle étudie attentivement les étoiles, car leurs mouvements influent sur la santé de l'homme et sur la fabrication des médicaments.

Malgré les différences, toutes ces tendances ont un point commun qui domine dans les prescriptions de la littérature des "Secreti": les médicaments suggérés contiennent surtout des ingrédients végétaux. En effet, nous sommes encore loin de la pharmacopée chimique et les plantes dont on connaît les effets depuis l'antiquité, représentent le moyen le plus efficace pour contrer la maladie. La redécouverte de textes grecs, comme ceux de Dioscoride, redonne un nouvel essor à la médecine des plantes et les premiers "orti botanici" voient le jour, à Venise en 1533 et à Padoue en 1545²⁵. La République vénitienne justement va offrir à la littérature des "Secreti" le terrain favorable pour s'épanouir. Des conditions sociales, politiques et

²⁵ Voir G. ONGARO, "La medicina nello studio di Padova e nel Veneto", in Storia della Cultura veneta, Dal primo Quattrocento al Concilio di Trento, III, a cura di G. ARNALDI e M. PASTORE STOCCHI, Vicenza, Neri e Pozza, 1981, p. 129.

économiques propres à la cité des Doges en déterminent le développement.

Avant tout, Venise est au XVI^e siècle la capitale européenne du luxe. Comme le remarque F. Braudel: "(...) il s'agit encore d'une ville opulente (...) la plus riche et la plus luxueuse du monde."²⁶ De plus, c'est le seul Etat italien qui à la Renaissance connaît la stabilité interne. La richesse matérielle accumulée au cours des siècles et l'équilibre politique favorisent les fêtes et la vie sociale, donc le goût de la beauté et du faste²⁷. La mode est somptueuse, les femmes se parent de bijoux, de pierres précieuses, de nombreux accessoires raffinés comme les éventails, les gants, les voiles et elles s'ornent de coiffures élaborées²⁸. Le parfum et le maquillage complètent ce tableau de la femme élégante. L'engouement pour la parfumerie est tel que F. Brunello nous signale que "(...) non si ebbe soltanto uno spreco esagerato di acque odorose, di pomate, di belletti, di unguenti e di lozioni per uso personale, ma si giunse al punto di profumare vivande, oggetti domestici, persino le monete e i rosari."²⁹

La société vénitienne apparaît donc comme un marché porteur pour la production des cosmétiques. Parallèlement, depuis le XI^e siècle les Vénitiens sillonnent les mers et les grandes routes commerciales et, malgré la découverte de l'Amérique, Venise est encore, jusqu'au milieu du XVI^e, le principal port de commerce reliant l'Orient au Nord de l'Europe³⁰. Ainsi, comme le précise Ruggero Romano, "(...) alle sue banchine attraccavano navi dell'occidente e dell'oriente cariche di zucchero di Candia, pepe, cannella, zenzero, comino, chiodi di garofano, coriandoli, cassia, aloe, rabarbaro di galla e moscate, oppio, canfora, mirra e benzoino, incenso, ambra, muschio, pietre preziose

²⁶ "La vita economica di Venezia nel secolo XVI", in La civiltà veneziana del Rinascimento, Firenze, Sansoni, 1958, p. 84.

²⁷ Gino Benzoni qualifie Venise de "Ville lumière" de l'Europe moderne et précise que "(...) le sue feste sono le più dispendiose e splendide, le scenografie delle cerimonie civili e religiose sono le più sontuose: impegnano e distraggono il popolo, impressionano i visitatori con un'inusitata e ineguagliata profusione di ricchezza e di bellezza.", in Venezia nell'età della Controriforma, Milano, Mursia, 1973, 23-24.

²⁸ Voir MOLMENTI, La storia di Venezia nella vita privata, vol. II, p. 276, 289 et COGNASSO, "Acconciatura e abbigliamento della donna", in L'Italia nel Rinascimento, p. 114-171.

²⁹ Arti e mestieri a Venezia nel Medioevo e nel Rinascimento, Vicenza, Pozza, 1981, p. 173.

³⁰ Voir à ce propos BENZONI, "Le attività economiche", in Venezia nell'età della Controriforma, p. 33-39 et G. PAGANO, "Venezia e il Levante", in Storia economica dell'Italia, Torino, Einaudi, 1991, p. 327-328.

(...)"³¹. La présence de toutes ces épices et drogues, favorise évidemment le développement de la pharmacopée: au début du XVI^e siècle Venise possède plus de cent pharmacies. De plus, les secrets des "speziali" de la lagune sont fort réputés à l'étranger, comme le signale Molmenti: "(...) godevano di buona riputazione, perfino in Oriente."³² L'enjeu financier n'est d'ailleurs pas négligeable: la production pharmaceutique rapporte en effet beaucoup d'argent à la République, comme le démontrent les études menées par G. Campos sur les Archives concernant le commerce vénitien³³. Quant à R. Romano, il nous explique que "(...) ancora nella seconda metà del secolo XVIII l'esportazione di prodotti chimici e farmaceutici era notevole. Borace, teriaca, unguento citrico ed altri ancora compaiono per varie migliaia di ducati l'anno."³⁴ Cette renommée se fonde sur l'esprit méticuleux qui règne au sein de la profession. En fait, l'activité des "speziali" est placée à Venise sous le contrôle d'inspecteurs de justice et de médecins qui périodiquement vérifient l'état des médicaments et des épices et la propreté des locaux. Des sanctions sévères punissent les fraudeurs³⁵. Il n'est pas facile d'être "speziale"; un bon pharmacien doit posséder un nombre important de qualités que Cognasso énonce en présentant le personnage de Giorgio Melichi, "speziale" vénitien: il faut connaître le latin, savoir reconnaître les simples, posséder un petit jardin botanique, avoir toujours dans son magasin les épices et les drogues les plus recherchées et enfin, être très propre³⁶.

Ce phénomène économique et social touche inévitablement le monde du livre vénitien: il existe, comme nous venons de le voir, un terrain particulièrement favorable, une sensibilité réceptive au discours pharmaceutique. Le marché éditorial, très actif à Venise, ne peut qu'exploiter ce filon qui va se révéler extraordinairement riche tout au long des XVI^e et XVII^e siècles³⁷. L'Humanisme en premier, avec sa

³¹ Per una storia della farmacia e del farmacista in Italia, Bologna, Skena, 1981, p. 10. Voir aussi MOLMENTI, La storia di Venezia nella vita privata, vol. II, p. 12, où il signale que la lagune reste un lieu de rendez-vous international pour les marchands européens surtout à l'époque de la foire de l'Ascension.

³² La storia di Venezia, vol. II, p. 250.

³³ "Il commercio estero veneziano della seconda metà del '700 secondo le statistiche ufficiali", Archivio Veneto, vol. XIX, 1936, p. 145-183.

³⁴ Per una storia della farmacia e del farmacista, p. 7.

³⁵ Voir à ce propos R. CIASCA, L'arte dei medici e speziali, Firenze, Olschki, 1977, p. 317-319.

³⁶ L'Italia nel Rinascimento, p. 612.

³⁷ Dans son article "Arcana disclosed", Eamon insiste tout particulièrement sur le rôle joué par l'imprimerie du XVI^e siècle dans le domaine de la divulgation scientifique et du développement de la science moderne.

passion pour les classiques, redécouvre les textes anciens traitant de parfumerie, de distillation, de médecine et de cosmétologie. L'ouvrage scientifique de référence semble être la traduction du grec au latin de L'Histoire Naturelle de Dioscoride, réalisée vers 1490 par l'humaniste vénitien Almorò Barbaro. De plus, l'esprit philologique de ce dernier le conduit à corriger les erreurs commises par Pline l'Ancien, et son ouvrage devient une sorte de Bible pour les pharmaciens de Venise. D'autres textes concernant la médecine de l'époque classique sont publiés assez rapidement, mais la plupart étant en latin, ils restent dans les mains d'un public de spécialistes, formés de médecins ou de pharmaciens³⁸.

Parallèlement, vers le début du XVI^e siècle, des ouvrages manuscrits en vulgaire commencent à circuler. P. D. Pasolini qui a consacré ses recherches au personnage de Caterina Sforza, signale que ses Experimenti jouissaient d'une bonne renommée auprès d'un public cultivé³⁹. Il en est de même pour un Ricettario galante dédié à toutes les femmes, dont les idiotismes trahissent une origine vénitienne⁴⁰. Mais ce n'est que vers le milieu du siècle que les premiers traités en langue italienne font leur apparition sur le marché éditorial vénitien. Les "Secreti" semblent alors vouloir sortir définitivement des arrières-boutiques des pharmaciens afin de toucher un public plus large.

Le premier ouvrage qui synthétise et vulgarise le savoir des "speziali" sur la santé et la beauté du corps est publié en 1551 sous le titre de Opera nuova piacevole. L'auteur en est un certain Eustacchio Celebrino, graveur et xylographe de profession. Il est difficile d'affirmer si ces recettes "per far bella ciaschuna donna", lui appartiennent réellement. G. Comelli qui a écrit sa biographie, suppose que cet homme a fait des études de médecine à Padoue et il soutient sa thèse en citant un bref ouvrage de médecine publié sous le nom de E. Celebrino⁴¹. Brunello pense plutôt que Celebrino aurait consulté un manuscrit appartenant à Giovan Ventura Rosetti traitant du même sujet et déposé auprès du même éditeur, Bindoni⁴². Les deux critiques sont par contre du même avis lorsqu'il s'agit de juger les qualités de l'ouvrage: ils le définissent peu scientifique, farfelu dans ses recettes,

³⁸ Voir à ce sujet la liste que R. Romano propose dans Per una storia della farmacia e del farmacista, p. 10.

³⁹ Gli Experimenti, vol. III de Caterina Sforza, Roma, Loescher, 1893, p. 611-807.

⁴⁰ Cet ouvrage a été publié par Olindo Guerrini en 1883 chez Romagnoli, Bologna.

⁴¹ Voir l'introduction à L'opera nuova piacevole di E. Celebrino, de G. Comelli, Firenze, Sansoni, 1960. Première édition: Venetia, Agostino Bindoni, 1551.

⁴² Voir "Nota su G. V. Rosetti", in Notandissimi Secreti dell'arte profumatoria, a cura di F. Brunello e F. Facchetti, Vicenza, Neri Pozza Ed., 1973, p. 23-24.

comme si l'auteur n'était pas un expert en la matière. Le jugement est au contraire positif vis-à-vis de l'ouvrage de Rosetti publié en 1555 sous le titre de Notandissimi secreti dell'arte profumatoria. L'auteur est un "provisionato" à l'Arsenal de Venise, c'est-à-dire une sorte de fonctionnaire achetant des marchandises au port pour le compte de l'Etat. Ses connaissances techniques et chimiques sont prouvées par son premier ouvrage, Il Plichto qui date de 1548. Le sujet principal en est la teinture, activité florissante à Venise, grâce au développement de l'industrie textile. Quant à I Notandissimi secreti, ils contiennent 328 recettes pour fabriquer des produits de beauté et des parfums. Le recueil est introduit par une longue lettre adressée "a le virtuosissime donne le quali si dilettano de l'arte profumatoria"⁴³. En dehors de l'éloge de Venise et de ses femmes, démarche conventionnelle pour une lettre dédicatoire, cette introduction contient des éléments utiles pour définir la littérature des "Secreti":

L'auteur revendique avant tout l'origine populaire de ses connaissances, acquises au sein de la corporation des parfumeurs: "(...) ho conseguita la presente opera virtuosa, la quale tratta integralmente de l'arte dei profumieri secondo l'ordine di tutte le investigationi di lei (...) la quale è uscita da l'arte di noi artisti plebei."⁴⁴

L'adjectif "plebeo" réapparaît pour définir le public auquel il s'adresse. Son désir de divulguer les secrets de fabrication des cosmétiques auprès d'un large public, le pousse à préciser que son auditoire ne doit pas être représenté seulement par des femmes nobles et riches, mais aussi par son "amatissima plebe"⁴⁵. Cette affirmation pourrait nous faire supposer que son public potentiel est vaste. Par contre, les deux seules rééditions recensées - 1560, 1678 - attestent le succès assez limité de cet ouvrage, pourtant qualifié par Brunello comme le premier véritable traité de parfumerie écrit en Occident⁴⁶.

Le deuxième élément significatif de cette lettre concerne le jugement que Rosetti porte sur le contenu de ses recettes: il affirme que seuls des ingrédients naturels entrent dans leur composition, interdisant l'utilisation de substances jugées vénéneuses: "(...) liscie fatte in decottione, che non sia nociva a la testa, prohibendo sulimadi, solferi, et argenti vivi, ma sempre si accostano a le cose naturali (...) senza suspettione di veleni (...) "⁴⁷. De plus, pour assurer le fondement de ses propos, leur véracité, il affirme que son art est proche de celui des

⁴³ I Notandissimi Secreti, (1973), p. 27-30.

⁴⁴ Ibidem, p. 28.

⁴⁵ Ibidem, p. 29.

⁴⁶ "Nota su G. V. Rosetti", p. 24.

⁴⁷ Ibidem, p. 30.

médecins, car eux aussi utilisent des simples pour fabriquer leurs médicaments afin de préserver la santé du corps⁴⁸. Ainsi, nous pouvons comprendre pourquoi au XVI^e siècle, cosmétologie et médecine sont si proches dans l'esprit des praticiens.

En ce qui concerne le contenu, les parties du corps dont on s'occupe, sont en nombre limité: les recettes ne parlent que du visage et des mains. En fait, on ne s'intéresse qu'à ce que le vêtement laisse paraître. De plus, on ne parle jamais d'hygiène: lorsque, par exemple, on s'occupe de dents, l'auteur ne fait aucune allusion au besoin de les nettoyer avant de les blanchir⁴⁹.

Comme nous l'avons signalé auparavant, I Notandissimi Secreti, ne connaissent que deux rééditions. Deux facteurs ont pu, en partie, déterminer cet insuccès éditorial. En lisant le texte nous nous sommes aperçue que de nombreux termes employés appartiennent au vénitien. Une présence aussi marquée d'idiotismes représente certainement un obstacle à la diffusion de l'ouvrage hors du Nord de l'Italie. De plus, le texte de Rosetti ne traite que d'un seul sujet, la cosmétologie. Lorsque les recueils de "Secreti" vont se multiplier sur le marché éditorial à partir de 1555, I Notandissimi Secreti ne peuvent faire face à cette concurrence, les nouveaux ouvrages sur le sujet étant beaucoup plus intéressants par le choix des thèmes abordés⁵⁰. Ainsi, bien qu'il s'agisse d'un modèle du genre, le recueil de Rosetti va sombrer dans l'oubli.

Durant les dix années qui suivent, une dizaine d'ouvrages différents vont sortir des imprimeries vénitiennes⁵¹.

48 "A le virtuose donne", p. 30.

49 Notandissimi secreti, p. 138.

50 C'est le cas De' Secreti di Donno Alessio Piemontese, composés de plusieurs livres traitant de médecine, cosmétologie, gastronomie, teinture et incision de médailles. Le succès éditorial de cet ouvrage est attesté par les nombreuses rééditions et traductions en latin et en français. Voir à ce sujet: E. CAMILLO, "Ancora su Donno Alessio Piemontese. Il libro di Secreti tra popolarità ed Accademia", in "Giornale Storico della letteratura italiana", 1985, 162, p. 439. Voir aussi infra, note 73. Enfin, Elena Camillo prépare une réédition de ce livre de secrets: Donno Alessio Piemontese, Secreti, libro di ricette del secolo XVI, Alessandria, Dall'Orso.

51 - 1555 ou 1556: De 'Secreti del Reverendo Donno Alessio Piemontese, Venezia, Sigismondo Bordogna (la date de la première édition est incertaine; voir à ce sujet FERGUSSON, Bibliotheca Chemica, vol. I, p. 22).

- 1559: Della summa dei Secreti universali, Timotheo Rossello, Venezia, Bariletto. Sept rééditions.

- 1560: Dei miracoli e meravigliosi effetti della natura, G. B. della Porta, Venetia, Avanzi.

- 1561: De' capricci medicinali, Lionardo Fioravanti, Venetia, Avanzi; Secreti medicinali, Pietro Bairo, Venetia; I Secreti, Isabella Cortese, Venetia, Bariletto.

Parmi les livres de "secreti" parus entre 1555 et 1567, l'ouvrage d'Isabella Cortese est le seul dont l'auteur soit une femme. Mais qui est ce personnage qui semble posséder une bonne culture scientifique? En fait, un mystère entoure son identité. Son nom ne figure pas dans le Dizionario Biografico degli italiani⁵², ni dans les catalogues sur la culture féminine du XVI^e siècle⁵³. Il existe une famille Cortese fort importante au XVI^e siècle, originaire de Modène, mais dans la Biblioteca modenese⁵⁴ de Tiraboschi, on ne retrouve aucune trace d'une Isabella. Les ouvrages retraçant l'histoire des familles fondatrices de Venise, ne citent pas le nom de Cortese. Celui-ci n'apparaît pas non plus dans les listes des familles patriciennes⁵⁵. Par contre, les Archives de Venise conservent de nombreux testaments du XVI^e siècle concernant des Cortese. Malheureusement, aucun de ces documents ne mentionne le prénom Isabella. Parallèlement, E. A. Cicogna dans son ouvrage Delle iscrizioni veneziane, ne parle que d'un Stefano de' Cortese⁵⁶. Enfin, les répertoires bibliographiques médicaux et scientifiques ne signalent aucune Isabella Cortese⁵⁷.

L'unique élément se rapportant à la biographie d'Isabella Cortese nous a été fourni par un ouvrage du siècle dernier consacré aux Femmes blondes selon les peintres de l'école de Venise⁵⁸. Les deux auteurs, A. Baschet et Feuillet de Conches, tout en analysant

-
- 1562: Gli ornamenti delle donne, Giovanni Marinello, Venetia, F. de' Franceschi.
 - 1566: Secreti diversi e miracolosi raccolti dal Falloppia, Venetia, M. A. Zaltieri.
 - 1567: Secreti Nuovi di maravigliosa virtù, Girolamo Ruscelli, Venetia, heredi Sessa.

⁵² Roma, Treccani, 1983, vol. XXIX.

⁵³ G. CANONICI FRANCHINI, Prospetto biografico delle donne italiane rinomate in letteratura, Venezia, Alvisopoli, 1834; C. CATANZARO, La donna italiana nelle scienze, nelle lettere, nelle arti, Dizionario biografico, Firenze, tip. Rivista d'Italia, 1890-92; La letteratura veneziana e le sue donne passate e presenti, Venezia, Tipografia del Commercio, 1864; C. VILLANI, Stelle femminili, Dizionario bio-bibliografico, Napoli, Albrighi e Segati, 1915, 2 Vol; Le stanze ritrovate, Venezia, Eidos, 1991.

⁵⁴ Modena, Società Tipografica, 1792. Pour la famille Cortese voir: T. II, p. 187-191.

⁵⁵ G. BETTINELLI, Dizionario storico portatile di tutte le venete patrizie famiglie, Venezia, 1780.

F. SCRODER, Repertorio genealogico, Venezia, Alvisopoli, 1830-31, 2 vol.

⁵⁶ Venezia, Orlandelli Ed., 1824, T. I, p. 284.

⁵⁷ Morton's Medical Bibliography edited by Jeremy N. NORMAN, Cambridge University Press, 1991; C. POGGENDORFF, Dictionnaire biographique et bibliographique des sciences exactes, Leipzig, vol. I, 1863. J. Fergusson cite I Secreti, mais affirme n'avoir aucune information sur leur auteur: Bibliotheca Chemica, p. 179. Enfin, la consultation de la Cumulative Bibliography de la revue "Isis", s'est révélée infructueuse, 1913-1965, 1966-1975, 1976-1985, London, Mansell.

⁵⁸ Cit., p. 181-183.

l'engouement des vénitiens pour les cheveux blonds, se penchent sur le phénomène littéraire des *Secrets* et notamment sur le cas d'Isabella Cortese. Leur thèse consiste à affirmer la parenté entre quatre ouvrages différents, conçus, selon eux, par la même plume. Les textes concernés sont signés Timotheo Rossello, Alessio Piemontese, Hierolamo Ruscelli et, bien sûr, Isabella Cortese: "Un examen particulier de ces divers traités de mêmes matières, nous a fait soupçonner que ces quatre auteurs pourraient bien n'en faire qu'un seul, dont le nom véritable serait Hieronimo Ruscelli, alchimiste."⁵⁹ Le but de cette supercherie éditoriale serait, toujours selon Baschet et Conches, purement économique. Afin de profiter du succès de public de ce type d'écriture, on invente trois noms que l'on colle à trois ouvrages semblables, résultats du savoir d'un seul homme qui, par la suite, en fait publier un quatrième, cette fois sans utiliser de pseudonyme⁶⁰.

Cette thèse s'appuie avant tout sur la constatation suivante: il existe des ressemblances indiscutables entre les ouvrages de Rossello et d'Isabella Cortese d'une part et entre ceux d'Alessio Piemontese et Ruscelli d'autre part. Sans fournir d'autre explication, ou preuve concrète, Baschet et Conches concluent en assimilant les quatre ouvrages: "Cette identité (...) une fois reconnue, il est aisé, par tous les indices dont nous nous sommes assurés, de l'étendre absolument aux quatre et de conclure, comme nous l'avions pressenti, que ces quatre inventeurs, ces compilateurs de recettes, ces mirifiques distillateurs de quintessence ne sont, en somme qu'un seul et même homme (...) "⁶¹.

Les catalogues qui recensent les ouvrages italiens publiés au XVI^e et XVII^e siècles⁶², proposent, en effet, Ruscelli comme l'auteur de l'ouvrage signé Don Alessio Piemontese. Ruscelli lui-même met les lecteurs sur cette piste. Dans son introduction à *I Secreti nuovi*, il affirme "(...) io raccolsi tutti i secreti seguenti e gli anteriori ancora ch'io pubblicai pochi anni sono di Donno A. P., li raccolsi nel vero tutti furono raccolti nella predetta Accademia (...) "⁶³. De plus, l'éditeur ajoute, afin d'expliquer le titre *I Secreti nuovi*, qu'ils sont la suite "di quelli di Donno Alessio, cognome finto del detto Ruscelli".

⁵⁹ *Ibidem*, p. 181.

⁶⁰ *Ibidem*.

⁶¹ *Ibidem*, p. 183.

⁶² - *Autori italiani del seicento*, Milano, Libreria Vinciana, 1948.

- *Books printed in Italy, 1501-1600*, Boston, 1970, 3 vol.

- *17th Century Italian books in the British Library*, London, 1986, 3 vol.

- P-H., MICHEL, *Répertoire des ouvrages imprimés en langue italienne au XVII^e siècle conservés dans les bibliothèques françaises*, Paris, CNRS, 1968.

⁶³ *Secreti nuovi*, p. 7.

L'assimilation entre les deux noms semble donc une opération justifiée.

Pour mieux comprendre ce personnage nous nous sommes penchée sur sa biographie. Dans Les femmes blondes selon les peintres de l'école de Venise, il est présenté sous les traits d'un alchimiste. Selon L'Enciclopedia italiana⁶⁴, il s'agit avant tout d'un auteur polygraphe, spécialisé dans l'étude de la langue italienne. Né à Viterbe, il effectue ses études universitaires à Padoue et se lie d'amitié avec l'Arétin. En 1541, il est à Rome où il fonde l'Accademia dello Sdegno. Il s'établit enfin à Venise, vers 1549 et se lance dans l'édition⁶⁵. Vulgarisateur de la Géographie de Ptolémée, il s'occupe de la publication d'auteurs classiques italiens tels que Pétrarque, Boccace et l'Arioste⁶⁶. Il écrit en outre des ouvrages sur la grammaire et la langue italiennes. Aucun détail n'est donné sur ses prétendues connaissances d'alchimie. A-t-il réellement pratiqué les sciences ou est-il tout simplement un compilateur de recettes écrites par d'autres?

Dans l'introduction de I Segreti nuovi, Ruscelli affirme avoir participé aux activités d'une Académie scientifique appelée Secreta que M. Maylender ne recense pas dans son ouvrage Storia delle Accademie d'Italia⁶⁷. Il existe, par ailleurs, une Accademia dei Segreti, fondée à Naples vers 1560 par G. B. della Porta, qui selon Charles Webster serait la première académie scientifique italienne⁶⁸. Malheureusement, on ne possède aucune indication précise sur cette institution⁶⁹ et l'on ne peut émettre que des hypothèses sur d'éventuels rapports entre Ruscelli

⁶⁴ Roma, 1936, vol. XXX, p. 258. Voir aussi G. FONTANINI, Biblioteca dell'eloquenza italiana, Parma, fratelli Gozzi, 1803-04, p. 45, 72, 81, 91.

⁶⁵ De 1550 à 1566, année de sa mort, il publie 35 ouvrages et 31 rééditions concernant surtout la littérature italienne. Voir C. DI FILIPPO BAREGGI, Il mestiere di scrivere. lavoro intellettuale e mercato librario a Venezia nel cinquecento, Roma, Bulzoni, 1988, p. 33-34.

⁶⁶ Ruscelli propose en complément de ces textes ses propres commentaires et annotations. Voir Ibidem, p. 79.

⁶⁷ Bologna, L. Cappelli Ed., 5 vol., 1926-30.

⁶⁸ From Paracelsus to Newton. Magic and the making of Modern science, Cambridge, Cambridge University Press, 1980, p. 60.

⁶⁹ Maylender signale la date de sa création, 1560, le nom de son fondateur et le fait qu'elle a été interdite par le Pape. Voir Storia delle Accademie d'Italia, vol. V, p. 150-151. A. Quondam insiste sur le manque d'information sur l'Accademia dei Segreti dans "La scienza e l'Accademia", Università. Accademie e società scientifiche in Italia e Germania dal '500 al '600, a cura di L. BOEHM, E. RAIMONDI, Bologna, Il Mulino, 1981, p. 34. Quant à M. GLIOZZI, il constate que "(...) i documenti sincroni [sono] così pochi e così superficiali da costringere a chiedersi se sia corretto parlare di un'Accademia in senso proprio.", in "Sulla natura dell'Accademia de' Segreti di G. B. Porta", "Archives internationales d'histoire des sciences", T. 29, Juillet 1950, p. 536.

et della Porta⁷⁰.

Cependant, la thèse du pseudonyme inventé par Ruscelli, ne fait pas l'unanimité. G. M. Mazzuchelli⁷¹ affirme qu'Alessio Piemontese a réellement existé. Quant à Brunello, il fournit deux documents d'Archives afin de démontrer la supercherie de Ruscelli⁷². Le premier est une requête adressée à la République vénitienne: Ruscelli y demande la "concessione del privilegio a stampa", c'est-à-dire le droit d'imprimer un manuscrit en latin d'un certain Alessio Piemontese, qu'il a acheté et lui-même traduit en italien. Le deuxième document est la "concessione del privilegio" pour l'ouvrage en question. Deux considérations viennent alors à l'esprit: la bureaucratie vénitienne, très attentive habituellement, a dû vérifier l'exactitude des informations fournies par Ruscelli ; parallèlement, il est difficile de croire que Ruscelli ait voulu tromper les autorités, pourquoi écrire un texte en latin si en réalité on veut le publier en langue vulgaire? Il est plus simple de l'écrire directement en italien. De plus, Brunello affirme que Ruscelli ne possédait pas de culture scientifique et qu'il était incapable de fournir des explications sur les recettes de son ouvrage. Plus récemment, F. Erspammer a mis lui aussi en doute la thèse de l'identité entre Alessio et Ruscelli. L'examen du contenu des deux ouvrages - De' Secreti et Nuovi Secreti - lui fait supposer l'existence de deux auteurs différents. Il signale que les recettes du premier texte sont assez sérieuses, tandis que celles du deuxième ouvrage sont du domaine du charlatanisme⁷³.

⁷⁰ N. Badaloni soutient la thèse de l'existence de deux académies scientifiques dans le Napolitain, conséquences d'un véritable engouement de la part de la noblesse locale pour la culture scientifique. L'académie dont faisait partie Ruscelli aurait eu pour siège Salerne. Cette hypothèse est selon Badaloni plausible car "(...) il Ruscelli anche in altre occasioni divulgò documenti della vita culturale della corte salernitana (...)", in "I fratelli della Porta e la cultura magica e astrologica a Napoli nel '500", "Studi Storici", 1959-1960, 4, p. 69, note 49. Voir aussi "Fermenti di vita intellettuale a Napoli dal 1500 alla metà del '600", in Storia di Napoli, V. I, Napoli, Società Editrice Storia di Napoli, 1972, p. 643-689. Quant à W. Eamon et F. Paheau, ils ont observé qu'on ne possède aucune indication biographique sur Ruscelli pour la période qui va de 1542 à 1548. Ils situent donc dans ce laps de temps le séjour de cet intellectuel à Naples et la création de l'Accademia Secreta. Celle-ci aurait été fermée par le vice-roi d'Espagne Pedro de Tolède à la suite des tumultes de 1547. Pour échapper à la censure, Ruscelli aurait publié son premier recueil de secrets sous le pseudonyme d'Alessio Piemontese. Voir "The Accademia Segreta of Girolamo Ruscelli", "Isis", 1984, 75, N. 276-279, p. 327-342.

⁷¹ Gli scrittori d'Italia, Brescia, G. Bossini, 1753, vol. I, p. 465.

⁷² Voir "Le ricette di Tintura di Alessio Piemontese", "Laniera", N° 11, Anno 79, p. 1237-1241.

⁷³ "I Secreti di Alessio Piemontese e la rivoluzione scientifica", in Du Pô à la Garonne, Recherches sur les échanges culturels entre l'Italie et la France à la Renaissance, Centre Matteo Bandello d'Agen, préface de A. Fiorato, 1990, p. 376-377. E. Erspammer signale

Pour avoir plus d'informations, nous avons comparé les écritures d'Alessio Piemontese et de Ruscelli. Les deux introductions semblent avoir été rédigées par deux plumes différentes. Ruscelli fait référence à une Académie et à un Prince sans l'autorité duquel rien n'aurait pu se faire. Il précise que les secrets qu'il présente proviennent de textes écrits, anciens et modernes, expérimentés par un travail d'équipe: "Quando io habitava nel Regno di Napoli, (...) trovandomi nella compagnia di XXIII persone particolari, e con esse il Principe, e Signor della terra, si diede principio ad una onorata Accademia Filosofica (...), in tutti questi anni attendemmo di continuo à fare esperienze di tutte le sorti di secreti, che in libri à stampa, o à penna così antichi, come moderni potessimo ritrovare (...), per comandamento del nostro Principe, et Signore facemmo scelta d'una parte, cioè di quelli che sono più facili da farsi da ciascheduno (...)"⁷⁴. Le lecteur se trouve donc confronté à un texte qui se veut officiel, produit d'une institution dirigée et contrôlée par le pouvoir politique.

La démarche de travail d'Alessio Piemontese est beaucoup plus individuelle, son savoir a été acquis au cours de ses nombreux voyages dont trois en Extrême Orient et son expérience est de type pratique: à l'en croire, il n'a pas consulté de livres, mais il a beaucoup discuté avec les gens, sans faire de distinction entre les différents niveaux sociaux: "(...) son' andato LVII anni cercando il mondo per haver conoscenza di persone dotte d'ogni sorte, e per certo moltissimi bei secreti ho acquistati, non solamente da grandi huomini per dottrina, e da gran Signori, ma ancora da povere femelle, da artigiani, da contadini e da ogni sorte di persone (...)"⁷⁵.

En ce qui concerne le texte, Alessio donne à son ouvrage une certaine structure: il organise ses chapitres en six livres correspondant à six thèmes différents⁷⁶; chaque recette est en général précédée par une brève introduction qui explique l'utilité du remède⁷⁷ et ensuite l'auteur illustre dans les détails toutes les opérations effectuées et comment

aussi la thèse de G. Mombello selon lequel Alessio était un marchand piémontais. Voir Sur les traces d'Alexis Jure de Chieri. Le problème des franciscains piémontais au XVI^e siècle, Genève, Slatkine, 1984.

⁷⁴ Secreti nuovi, p. 1-3.

⁷⁵ De' secreti, p. 4.

⁷⁶ Les sujets abordés sont: médecine, eaux et huiles parfumées, confitures, cosmétiques, teintures et alchimie.

⁷⁷ Alessio présente ainsi un médicament capable de soigner la syphilis: "Facilissimo, et ottimo rimedio à sanare ogni cruda sorte di mal Francese, così doglie come piaghe, e gomme, e è di pochissima spesa, e non ha bisogno di stare in letto, nè in casa, anzi si può fare andando per viaggio. Et vale ancora ad ogni sorte di dolor di giuntione, e in ogni luogo che sia, del corpo umano.", De' Secreti, p. 25.

utiliser le médicament.

En revanche, le texte de Ruscelli ne présente pas d'organisation thématique. Les recettes sont, en général, beaucoup plus courtes et les quantités des ingrédients à utiliser souvent imprécises, ce qui en rend difficile la fabrication.

Les liens entre Isabella Cortese et Timotheo Rossello sont, par contre, plus étroits. Leurs deux ouvrages apparaissent ensemble dans "la concessione del privilegio a stampa" demandée et obtenue par Curtio Traiano, "mercante di libri"⁷⁸, et par la suite, ils sont publiés chez le même éditeur, Giovanni Bariletto. Si tout ceci n'est peut-être qu'une coïncidence, la constatation suivante ne peut en être une: les deux dédicaces qui introduisent I Secreti d'Isabella Cortese et La Summa de Timotheo Rossello, sont adressées à la même personne, l'archidiacre de Raguse, Mario Chaboda. Ces deux dédicaces présentent en outre un élément thématique commun. Les auteurs insistent sur le penchant naturel qui pousse l'homme à s'intéresser aux mystères de la nature, aux sciences naturelles, c'est-à-dire "l'investigare gli occolti secreti della natura"⁷⁹. Néanmoins, les similitudes semblent s'arrêter là. En effet, la volonté qui a inspiré à Rossello son ouvrage diffère sensiblement de celle d'Isabella Cortese. Don Timotheo affirme qu'il réunit des recettes appartenant au passé qu'il semble vénérer: "(...) ne trovandomi comodo di poter andare investigando nuovi secreti, mi sono posto a raccogliere de piu degni e mirabili secreti che siino stati da huomini prudentissimi ritrovati, e provati piu volte i quali tutti ho raccolti in un volume (...)"⁸⁰.

Isabella Cortese affiche, au contraire, un fort désir d'indépendance par rapport à la tradition car dans le domaine des sciences de la nature "(...) l'età nostra si come in tutte l'altre cose supera di gran lunga l'antiche, così in questa parte, se le lascia a gran prezzo dietro (...)"⁸¹.

Cette insistance polémique sur la modernité s'accompagne de l'éloge de l'investigation personnelle, propre à la nature humaine. La lettre d'Isabella Cortese semble presque une réponse-riposte au texte de

⁷⁸ Il s'agit de Curtio Navo, éditeur, entre autre, de la Pirotechnia de V. Biringuccio. Archivio di Venezia, Senato terra, 1559-1560. R°. 42, Speciales Personae, p. 168. A propos de ce libraire, voir "Troiano Navo di Brescia e suo figlio Curzio librai-editori del secolo XVI", Bibliofilia, LXXIII, 1971, p. 49-60.

⁷⁹ "Dedica a Mario Chaboda", in I Secreti. La formule de Rossello est semblable: "(...) quanto di benè habbiamo cerca la cognitione delle cose naturali, potiamo riconoscerlo da questo desiderio di investigare tali secreti.", "Dedica a Mario Chaboda", in La Summa.

⁸⁰ Ibidem.

⁸¹ "Dedica a Mario Chaboda.", in I Secreti.

Rossello, car les thématiques affrontées par les deux auteurs se situent à l'opposé: Don Timotheo exprime le respect de l'autorité des anciens et son intérêt pour le recueil anthologique, tandis qu'Isabella fait l'éloge des modernes et souligne l'importance de l'apport personnel dans le domaine de la recherche scientifique.

Après avoir examiné ces traités si différents, il nous semble improbable qu'une seule et même personne ait pu concevoir les quatre livres. Cependant, la lecture comparée des recettes nous a montré que les rapports entre ces ouvrages sont fort complexes et étroits. Nous avons en effet constaté une sorte de passage de "secreti" d'un recueil à l'autre et plus précisément entre les textes de Rossello, Cortese et Ruscilli. Certes, le genre se prête au plagiat. Dans ces recueils de recettes, il est aisé d'interpoler des textes sans que l'organisation de l'ouvrage n'en souffre. En ce qui concerne les rapports entre Rossello et Isabella Cortese, l'analyse des textes tend à confirmer l'hypothèse de l'existence de deux auteurs distincts. Au niveau structurel, avant tout, Rossello aborde chaque sujet avec une brève introduction explicative. En présentant le livre six à ses lecteurs, il commente: "(...) te dimostra a fare di tutte le sorte di sapone e saponetti che siano possibile, e con tanta eccellenza che non meglio troverai al mondo. Appresso di questo te insegna a fare profumi nobilissimi per panni per camere et per tutto quello che faccia bisogno in esso haverai anchora a fare polvere per mani, et per denti, rare et sigolare."⁸²

Cette exigence de présentation n'apparaît pas chez Isabella Cortese. Seul le titre de chaque chapitre permet au lecteur de s'orienter et de diriger sa lecture. Quant aux recettes de Don Timotheo, Isabella en copie au moins quatre⁸³. Cependant, il ne s'agit pas de copies conformes. Sur le plan du contenu peu de variations apparaissent, sauf pour la recette sur le savon liquide, qui est beaucoup plus longue chez Isabella Cortese. Par contre, sur le plan linguistique les différences sont sensibles: Isabella opère des modifications au niveau de la syntaxe et de l'orthographe, et l'écart entre les deux textes devient surtout important lorsque l'on compare l'aspect sémantique. Isabella Cortese modifie les mots choisis par Don Timotheo. Les exemples suivants suffiront à en témoigner:

⁸² *Della summa*, p. 110.

⁸³ Voici les titres des textes de Rossello: *Oglio di belzuino* (p. 98); *Oglio di muschio fino* (p. 96); *Sapone bianco liquido* (p. 114); *Acqua da fare bianchi li denti, e incarnare le gengive* (p. 123). Chez Isabella Cortese ils deviennent: *Olio di belzoino* (p. 182); *Olio di muschio* (p. 189); *Sapone liquido* (p. 129); *Acqua per far bianchi i denti* (p. 197).

ROSSELLO ⁸⁴	CORTESE
pestalo benissimo	polverizza sottilmente
mettilo in una bozza curta e larga, che tu possi mettere la man dentro;	ponilo in boccia a uso d'orinale, cioè largo in bocca
e dagli fuoco lento insino che uscisca l'acqua, poi a poco a poco cresci il fuoco tanto che comincia a venire l'oglio	e con fuoco lentissimo distilla tutta l'acqua, poi a poco a poco accresci il fuoco fin che cominci a uscire l'olio
Piglia amandole dolce monde con il cortello, e ponile in una scatola di legno con muschio fino	Piglia amandole dolci, e curale dalla scorza col coltello, e mettile nella bambagia dove stia il muschio in compagnia

Ce tableau nous montre que les changements réalisés dans les recettes copiées par l'auteur de I Secreti ne sont pas dictés par le désir de camoufler les plagiats, mais plutôt par une volonté d'améliorer le texte, de le rendre plus précis et plus technique: ainsi "bozza curta e larga" devient "boccia a uso d'orinale", "dagli fuoco lento insino che uscisca l'acqua" devient "con fuoco lentissimo distilla tutta l'acqua" et "monde con il cortello" devient "curale dalla scorza col coltello". Rossello ressemble plutôt à un amateur, tandis qu'Isabella joue ici le rôle de l'expert.

Quant aux rapports entre les ouvrages de Ruscelli et d'Isabella Cortese, le plagiat de la part du premier apparaît considérable: tout le premier livre des I Secreti a été copié, et huit autres chapitres sont présents dans le texte de Ruscelli. Le passage qui suit montre la façon dont l'auteur des Secreti nuovi transforme le texte d'Isabella:

⁸⁴ Il s'agit d'extraits des recettes sur les huiles de benjoin et de musc.

CORTESE	RUSCELLI
<p><u>H</u>abbi orechina del muro, cioè sopravviva maggiore, e levali quella prima pellicina sottile di sopra, e metti detta <u>herba</u> sopra i calli fra le <u>dite</u>, e <u>concela</u> in modo che vi stia <u>suso</u>, e questo fa per sei o dieci volte (...) et se <u>fusseno</u> calli <u>vecchi</u> e duri, <u>tienli</u> a molle, e <u>raddi più che puoi</u>, poi piglia della detta herba sopravvivo, e fanne succo, e mettici dentro un poco di alume di <u>recha brugiato</u> (...)</p>	<p><u>A</u>bbi sopravvivo maggiore, et levali quella prima pellicina sottile di sopra, et metti dett'<u>erba</u> sopra i calli fra le <u>dita</u>, et <u>acconciala</u> in modo, che vi stia <u>ferma</u>; et questo fa sei, ò dieci volte (...) et se <u>fossero</u> calli <u>antichi</u> et duri, <u>tienili</u> àmolle, et <u>radigli quanto più puoi</u>, piglia poi della detta sopravvivo, cavane succo, et mettici dentro un poco d'alume di <u>rocca bruciato</u> (...)</p>

Ces extraits d'un "secreto" intitulé "A mandare via i porri, e calli fra le dite"⁸⁵ diffèrent légèrement entre eux et les changements concernent surtout la graphie de certains mots. Le texte de Ruscelli est plus "toscan" que celui d'Isabella Cortese qui présente, au contraire, quelques formes proches des idiomes lombardo-vénètes. Par conséquent, Ruscelli ne recopie pas de façon passive: il modifie surtout l'orthographe en réalisant une sorte de correction linguistique du texte d'Isabella.

Cette tentative d'éliminer une "patina regionale" correspond parfaitement au personnage de Ruscelli qui est avant tout un érudit, un spécialiste de la grammaire et de la langue italiennes⁸⁶ et qui n'aurait pu se contenter d'écrire des textes si peu toscans comme le sont ceux d'Isabella. Sa formation intellectuelle et culturelle s'effectue à Rome et précède son arrivée à Venise, qui date de 1548. Il est donc plausible qu'il ait lu l'ouvrage d'Isabella Cortese et que par la suite il ait copié nombre de pages, tout en corrigeant la forme linguistique.

Deux autres éléments s'opposent à la thèse d'une identité entre Ruscelli et Isabella Cortese: les introductions de leurs ouvrages sont

⁸⁵ I Secreti, p. 207, Secreti nuovi, p. 98.

⁸⁶ Les titres de ses ouvrages le prouvent: I commentari della lingua italiana, Venetia, D. Zenaro, 1581; Vocabolario delle voci latine con l'italiane scelte dai migliori scrittori, Venetia, heredi V. Bonello, 1588; Del modo di comporre in versi nella lingua italiana, Venetia, heredi M. Sessa, 1559.

assez différentes. Ruscelli est beaucoup plus classique et se situe dans la tradition académique: il parle d'un savoir qu'il veut, certes, divulguer, mais qui à l'origine appartient à une élite. Isabella Cortese parle plutôt de ses "secreti" et de son expérience personnelle. Enfin, le livre d'Isabella est beaucoup plus varié sur le plan du contenu. Plusieurs sujets sont abordés, tandis que chez Ruscelli la majorité des recettes est de type médical. Ainsi, nous trouvons des conseils pour soigner les yeux, les dents, les parasites, les fièvres, le mal au ventre, les problèmes de foie et d'hémorroïdes, les maladies des organes génitaux, l'accouchement, les règles, l'insomnie, les blessures, les brûlures. Dans I Secreti seulement vingt-sept chapitres sur quatre-cent-deux sont consacrés à des conseils médicaux⁸⁷.

Si toutes ces observations réfutent la thèse de l'existence d'un seul auteur pour les ouvrages signés Alessio Piemontese, Timotheo Rossello, Isabella Cortese et Gerolamo Ruscelli, elles ne nous permettent pas d'éclaircir le mystère qui entoure le sexe de l'écrivain de I Secreti. Est-ce un homme ou une femme qui se cache sous le nom d'Isabella Cortese? Un texte manuscrit conservé aux Archives de Venise dont nous avons déjà parlé, tend à prouver que l'auteur est bien une femme. Il s'agit du document concernant le "privilegio a stampa". Curtio Traiano demande l'autorisation de publier "I Secreti della Signora Isabella Cortese". Le Sénat accorde le privilège le 17 août 1560, après l'enquête habituelle⁸⁸. Peut-on tromper les fonctionnaires chargés de vérifier l'exactitude des informations données? Brunello dans son étude consacrée à Alessio Piemontese⁸⁹, soutient que non. Supposons, néanmoins, que l'auteur de I Secreti soit en fait un homme. Le choix d'un pseudonyme féminin serait une démarche singulière.

⁸⁷ Nous nous sommes basée sur la deuxième édition de I Secreti, c'est-à-dire celle de 1562.

⁸⁸ "Domanda di privilegio a stampa. Ser^{mo} Principe et M^{ma} Sig^{ria}. Essendo io Curtio Traiano mercante di libri Fideliss^o Servitor di v. Sub^{la} per mettere in luce la seconda parte della Somma de Secreti di Don Thimoteo Rosselli; et la terza parte della Somma del detto, gli secreti della Sig^{ra} Isabella Cortese et le gionte della Pirotecchia di m. Vanocio Biringusi Senese, et dubitandomi da poi, ché saranno stampate, che alcun libraro si di questa inclita città come et di altri odierni, et non circoncisi stampatori, non le facci con totale mia ruina ristampare. Però humilmente ricorro alli piedi di v. s. supplicandola, che per sua solita clemenza mi conceda gratia special, che a me, over à chi per me sarà permesso sia lecito di poter far stampar le predette opere per anni vinti continui, et piu che mi sia prorogato per anni diece il privilegio de detta Pirotechnia non ostanta legge alcuna, che fosse in contrario, et che nissuno altro in detto tempo possa stampare ne far stampare alcune di queste opere in Vinegia né in alcun altro luogo (...), Archivio di Stato di Venezia, Senato terra, 1559-1560. R° 42, Speciales Personae, p. 168.

⁸⁹ "Le ricette di tintura di Alessio Piemontese".

Généralement dans la littérature de tout pays, c'est l'opération inverse qui est fort commune. Afin d'acquérir une crédibilité et le respect du public, de nombreuses femmes écrivains choisissent de publier leur premier ouvrage sous un nom masculin. Pourquoi donc dans le cas de I Secreti un homme déciderait-il de se faire passer pour une femme? Une hypothèse possible serait le désir d'attirer un public féminin. Au XVI^e siècle les femmes possèdent toute une panoplie de recettes concernant le maquillage, qu'elles ont héritées de leurs mères et de leurs grand-mères. La transmission des secrets se fait le plus souvent oralement, l'écriture étant un luxe pour la majorité de la gent féminine. Cependant, à la Renaissance, l'instruction des femmes progresse sensiblement et ces dernières représentent un public potentiel auprès duquel le discours d'une interlocutrice, d'une femme initiée par la pratique familiale à l'art de la beauté, de la santé et de la teinture semble plus authentique. Giovanni Marinello, auteur de Gli Ornamenti delle donne, emploie ce stratagème: les recettes citées dans son ouvrage sont présentées comme appartenant à une reine grecque de l'antiquité dont, par ailleurs, il ne signale point le nom: "(...) io affermo di non essere inventore delle cose, che in questi libri si contengono: anzi di haverle tratte dalle scritture d'una Reina Greca, il nome della quale per la loro antichità è smarrito (...)"⁹⁰.

Parallèlement, vers le milieu du XVI^e siècle, on assiste à l'émergence d'une littérature féminine, tout particulièrement dans la région de Venise. Il n'est donc pas impossible qu'une femme ait pris la plume pour divulguer son savoir auprès de ses contemporains. Cependant, si cette hypothèse s'applique parfaitement aux chapitres concernant la cosmétologie, elle ne peut expliquer la présence des parties consacrées à la médecine et à l'alchimie. En effet, ces deux secteurs d'activités étaient réservés aux hommes. Certes, le cas de la médecine est à nuancer. Au XVI^e siècle, il existe encore des praticiennes. Ciasca dans son ouvrage L'arte dei medici e speziali, précise que dans le Ricettario fiorentino de 1550 apparaissent des recettes de "medichesse", précisément d'une certaine Caterina "medica di casa", utilisées par la pharmacie de l'hôpital Santa Maria Nuova, et d'une "medica Madonna Iacopa", renommée pour ses emplâtres⁹¹. Quant à Margaret King, elle nous signale dans son ouvrage sur Le donne del Rinascimento, qu'il existait des pharmaciennes. Mais elle ne donne aucun renseignement précis sur Venise. De plus, son discours reste très général et semble plutôt s'appliquer à la réalité du Nord de l'Europe, où les femmes pouvaient non seulement travailler, mais aussi

⁹⁰ "Dedica alle Signore Vittoria e Isabella Pallavicine", in Gli Ornamenti delle donne.

⁹¹ L'arte dei medici e speziali, p. 345.

s'organiser en corporations tout au long du Moyen Age⁹². Par contre, il est incontestable que ce type d'activité se pratiquait encore à Venise au sein d'une structure familiale et artisanale. La femme assiste et aide son père, frère ou mari pharmacien. Néanmoins, la tendance générale qui s'affirme vers le milieu du XVI^e siècle voit le discours féminin sur la médecine de plus en plus marginalisé et discrédité. Les bûchers de sorcières ont déjà commencé à s'embraser et l'opinion d'une femme dans ce domaine apparaît par conséquent peu crédible⁹³.

Dans l'hypothèse, au contraire, qu'Isabella Cortese ait bien existé, il faut aussi réussir à prouver qu'une femme de la Renaissance ait pu posséder un bagage scientifique d'un tel niveau. Dans son ouvrage History of magic and experimental science, Lynn Thorndyke explique que dans les milieux aisés, il était courant que les femmes s'intéressent à la médecine, à l'alchimie et à la cosmétologie⁹⁴. N. Graziani et G. Venturelli qui ont consacré un ouvrage à Caterina Sforza, confirment que certaines grandes dames du XVI^e siècle se passionnaient, comme nous l'avons déjà indiqué, pour l'herboristerie, échangeant recettes et découvertes: "Tuttavia il ricettario medico si ampliava sia pure marginalmente, anche grazie al contributo di talune grandi dame che si occupavano di erboristeria e di arti affini per curare le infermità e provvedere all'estetica del viso e del corpo; sovrane e nobildonne si scambiavano così, consigli e suggerimenti (...)"⁹⁵.

Cette thèse trouve confirmation dans le portrait que Moderata Fonte nous dessine de la société vénitienne de cette deuxième moitié du

⁹² Bari, Laterza, 1990, p. 75.

⁹³ Voir à ce propos: Donne senza Rinascimento; R. CANOSA, Storia dell'Inquisizione in Italia: Venezia, vol. II, Roma, Sapere, 1987; M. DOUGLAS, La Stregoneria, Torino, Einaudi, 1980; W. LEDERER, "Sorcières et bulles pontificales", in La peur des femmes ou gynophobia, Paris, Payot, 1980, p. 175-195; R. MARTIN, Witchcraft and the Inquisition in Venice (1550-1650), Oxford, Blackwell, 1989; M. ROMANELLO, La stregoneria in Europa, Bologna, Il Mulino, 1975.

⁹⁴ Cit., p. 218.

⁹⁵ Caterina Sforza, p. 142. Certaines de ces grandes dames semblent s'intéresser tout particulièrement à l'alchimie: Christine de Suède, par exemple, possédait de nombreux manuscrits et imprimés alchimiques et, d'après J. Van Lennep, elle présidait à Rome "(...) des débats sur le grand-oeuvre et des séances de transmutation.", in Alchimie, contribution à l'histoire de l'art alchimique, Gand, Diffusion Devy-Livres, 1985, p. 280. En France, toujours dans la première moitié du XVII^e siècle, Marie Le Jars de Gournay, la fille d'alliance de Montaigne, s'adonnait elle aussi à l'alchimie. Voir Peintures de moeurs, in Fragments d'un discours féminin, par E. DEZON-JONES, Paris, José Corti, 1988, p. 144: Van Lennep cite par ailleurs les noms de quelques femmes alchimistes du XVI^e et XVII^e siècles, sans malheureusement donner d'informations complémentaires. Voir Alchimie, p. 16, 271, 376, 380, 382.

XVIe siècle, dans son ouvrage Il Merito delle donne⁹⁶. Ce traité-dialogue met en scène sept femmes discutant sur les défauts des hommes et sur les qualités du sexe féminin. Durant la deuxième journée de discussion, l'auteur propose un bref voyage dans l'univers scientifique du XVIIe siècle et le lecteur est confronté à une petite encyclopédie du savoir sur le monde animal, végétal et minéral. Ainsi, à tour de rôle, ces femmes parlent d'astrologie, de géographie, de zoologie, de minéralogie et enfin de médecine. Elle font même allusion à l'alchimie, pour en dénoncer l'inefficacité et les effets pervers⁹⁷. Mais c'est surtout le discours médical qui passionne Moderata Fonte. A travers les propos des sept femmes du dialogue, elle énumère les vertus thérapeutiques des plantes, des fleurs, des fruits, des légumes, et propose conseils, explications et recettes⁹⁸. Les compétences médicales de l'auteur n'ont pas simplement une origine populaire: ses propos témoignent d'une bonne connaissance de la philosophie de Galène et d'Hippocrate et des pratiques des médecins de la Renaissance⁹⁹. Par

⁹⁶ Venetia, Imberti, 1600. Réédition: a cura di A. CHEMELLO, Venezia, Eidos, 1988.

⁹⁷ "Che volete ch'io vi dica - ripigliò Corinna - ch'io non ho mai creduti questi miracoli, né meno a costoro che trattano di alchimia, perché credo che ciò sia un umore, una frenesia da far che l'uomo si riduca di qualcosa in niente, più tosto che di niente faccia qualcosa; e non so io che più bella alchimia per far oro ed argento si possa quanto che l'uomo studi e s'affatichi per imparar virtù e che con le sue giuste fatiche sia solecito ad acquistarsi le facoltà e le ricchezze che questa è una alchimia che non falla mai."

"Oh quanti si sono impazziti - disse la Regina - dietro queste sciochezze di alterar e trasformar i metalli. In somma il mondo non si contenta mai, di star in un esser."

"Egli è - disse Cornelia - che molti vorriano star commodi senza moversi, né affaticarsi e con questi giuochi o giunti chi con far l'alchimia, chi l'astrologo e chi l'erbolato e chi l'lapidario cercano di levar il denaro di borsa a i creduli e corrivi e per ciò è buono allargarsi da queste pratiche di ciarlatani e non dar loro punto di fede.", *ibidem*, p. 130.

⁹⁸ Le discours sur la médecine se trouve aux pages 113-128; (édition de 1988).

⁹⁹ L'auteur insiste tout particulièrement sur la théorie des humeurs qui est à l'origine de la séparation entre plantes chaudes et froides: "(...) sono frigide le zucche, cocomeri, cedri, angurie e sì fatti, quali da medici son detti semenze fredde e giovano nelle febre ardenti e specialmente i cedri, che son molto virtuosi, il suo fiore, il frutto, i semi ed il suo odore è tutto cordiale; la scorza è calida, il bianco temperato e la midolla temperata, i semi refrigerano parimente ed è perfetto rimedio per uccider i vermi (...)", *ibidem*, p. 119. Parallèlement elle insiste sur les difficultés et les responsabilités qu'entraîne le travail d'un médecin: "Il fatto sta - disse Lucrezia - che questi signori medici, per esser tali che ci giovino e non faccin torto alla medicina, bisogna che abbino un gran giudicio ed una gran memoria e che non cessino però di studiar, né si fidino della lor età ed esperienza, avendo a ricordarsi tante cose per diverse persone in diversi tempi."

"Signora sì - rispose Corinna - perché non solamente hanno da sapere le virtù de medicamenti, ma conoscer le malattie e le cause di esse e bisogna ch'abbino questo giudicio di appropriar le medicine ai mali e non solo ai mali, ma anco all'età ed alla complessioni (...)", *ibidem*, p. 127-128.

ailleurs, les recettes à base de plantes qu'elle propose reflètent une culture puisée dans les "ricettari"¹⁰⁰.

Considérer comme réelle l'existence d'une Isabella Cortese ne nous semble donc pas du domaine de l'impossible, même si de nombreuses questions restent sans réponse et malgré les lacunes actuelles de la recherche historique quant aux pratiques médico-pharmaceutiques des femmes vénitiennes pendant la Renaissance.

En analysant les différentes éditions de l'ouvrage d'Isabella Cortese, nous avons constaté que les textes qui font suite à la première publication ne sont pas une simple reprise de I Secreti de 1561. L'auteur apporte des modifications importantes sur le plan de la structure et réalise une véritable révision de l'oeuvre. L'ouvrage de 1561 compte trois parties, composées de 380 chapitres organisés sans ordre apparent. Dans I Secreti de 1562 les parties sont devenues quatre, tandis que 24 chapitres supplémentaires ont été rajoutés. De plus, l'ensemble est réorganisé selon un ordre thématique, par sujets auxquels on pourrait donner les titres suivants: la médecine, l'alchimie, la teinture et la fabrication d'encre et, pour finir, la cosmétologie. Notre étude s'est basée sur l'ouvrage de 1562, qui se présente comme l'édition définitive: en effet les réimpressions suivantes reprennent ce texte et non celui de 1561.

Le premier livre est relativement bref: il ne compte que 28 chapitres, tous à caractère médical. Les sujets abordés sont divers: l'auteur propose des recettes contre des maladies très graves comme la peste et la syphilis, ou contre des affections non mortelles, mais particulièrement fastidieuses et tenaces comme la pelade, la goutte, les verrues et la scrofule. Huit chapitres sont en outre consacrés aux blessures et aux plaies. Une seule recette s'adresse exclusivement aux femmes et concerne les vergetures provoquées par les accouchements. Par ailleurs, il manque tout un répertoire que l'on retrouve habituellement dans les ouvrages de "secreti", c'est-à-dire des remèdes contre les problèmes digestifs, de vue, d'ouïe, des recettes pour récupérer la virginité, des aphrodisiaques, des contraceptifs, des

¹⁰⁰ Le passage qui suit montre que les livres de secrets sont probablement un support essentiel des connaissances scientifiques de Moderata Fonte: "Il finocchio è ottimo per gli occhi; anco l'eufragia è buona per gli occhi e se ne fa composta preziosa con aceto, sale e pevere; maggiorana, selino, cardi, artichocchi, persemolo (tutte queste erbe calide e secche) sparesi aperitivi; anisi, coriandoli scacciano la ventosità; boragine, bugolosa, acetosa, radicchio, endivia, lattuga, tutte quest'erbe rinfrescative, come è noto a tutti, si danno nelle febri in decotione (...)", *ibidem*, p. 121-122.

abortifs¹⁰¹. Les ingrédients cités sont de nature végétale, animale et minérale, et sont utilisés dans des mélanges plus ou moins complexes. Les recettes les plus élaborées concernent la peste. Les composants recommandés sont nombreux: il faut utiliser de la malvoisie, de la gentiane, du safran, de l'aloès, de la rhubarbe et cent vingt scorpions, qui, selon G. Cosmacini, étaient justement fort réputés comme remèdes contre la peste¹⁰². L'on doit, ensuite, suivre un rituel bien précis durant leur manipulation, car la moindre modification dans l'ordre des opérations établi a priori, a des conséquences graves: le médicament perd de son efficacité et peut même devenir nocif. De plus, il faut tenir compte, lors de la fabrication, de l'influence des astres¹⁰³. La préparation de cette potion miraculeuse est donc difficile et longue et peut même s'étaler sur plusieurs jours¹⁰⁴. Les autres recettes sont

¹⁰¹ C'est le cas, par exemple, des Experimenti de Caterina Sforza et de I Secreti d'Alessio Piemontese.

¹⁰² Voir Storia della medicina e della sanità in Italia (1348-1918), Bari, Laterza, 1987, p. 130.

¹⁰³ Le médecine est à la Renaissance profondément liée à l'astrologie. Voir à ce sujet G. ZANIER, La medicina astrologica e la sua teoria: Marsilio Ficino e i suoi critici contemporanei, Roma, ed. dell'Ateneo, 1977.

¹⁰⁴ Voici une des recettes censée soigner la peste: "Piglia del olio vecchissimo lib. VII di Maggio habbi manipoli VI delle foglie di perforata, e mettile in olio sopradetto, e bollano in bagno maria per ore quattro e lassa raffreddare in un vaso ben turato, poi cola e spremi le foglie nel torcitore, poi metti in un vaso ben turato, e appendi al sole, e lassa così stare fin che la perforata comincia fiorire, e tanti manipoli di fiori quante libre del detto olio, ne metterai dentro, e fa che bollano in bagno come di sopra e spremi e una volta nel vaso bene turato s'appicchi al sole, fin che il sole sarà in Leone, e la Luna in Scorpione, poi piglia per ogni libra del sopradetto olio cento vinti scorpioni, e più se potrai e mettilgli nel detto olio, e fa bollire in bagno maria per quattro hore, e spremi come di sopra, poi sospendi al sole fin che i frutti di perforata siano maturi, e in ogni libra del predetto olio, metti un manipolo delle predette frutta nel detto, e fa bollire e spremi come di sopra, poi si metta al sole. Ma sempre innanzi che si sprema l'olio lascialo raffreddare nel vaso, nel quale haverà bollito. Poi per ogni lib. del detto olio, piglia termentilla, carlina, aristologia, sandali rossi, radici di carlina, spico nardo, dittamo bianco, grana di ginepre, cedoaria, gentiana e tutto menutamente tagliato, e alquanto pesto nel mortaio, mettasi in infusione di vino vecchissimo grande, nero, o bianco, o malvagia, o acqua vita che sarà meglio e ivi lassi per tre di, poi si metta nel detto olio, e fa bollire per sei, o per otto hore in bagno maria, e spremi e torci come di sopra. Poi per ogni lib. del sopradetto olio, piglia bolo armeno, mirrha, reubarbaro eletto, zaffarano, aloe epatico, sandaliana. Tutto si polverizzi, et un'altra volta fa che bolla in bagno maria per sei, o per otto hore, e non spremere nel torcitore, poi per ogni lib. piglia mitridate, tiriaca fina e fa bollire insieme con predetto olio per dodici hore, e non, si sprema più, poi sospendi al sole per quattro di nel vaso ben turato, e sera compito.", I Secreti, Libro I, cap. I, p. 1. On peut s'interroger sur l'action d'un tel médicament: en mélangeant autant d'éléments si différents on a plus de chance de produire un poison qu'un antidote. Mais, face à un fléau qui depuis le XIVe siècle fait périodiquement des ravages dans la Péninsule italienne, la médecine traditionnelle est en

beaucoup plus simples et faciles à réaliser et voici, par exemple, le remède contre les vergetures:

"Sementi di stafisagria, si pesti sottilmente, e le creste si ongano di mele bianco, e di sopra vi spargi molto bene della detta polvere, e lassa stare per un quarto d'hora, e la polvere darà grandissima passione, e si leva così, sfendi una cipolla bianca, e cuocila su le bragia, e così tepida applicala in su le creste, e lassala stare, e cessara"¹⁰⁵.

Certaines préparations sont susceptibles de traiter différents problèmes de santé à la fois: le poivre pilé, mélangé avec du vinaigre, soigne, par exemple, les affections des yeux, du foie, le mal au dos, ainsi que les verrues¹⁰⁶. Les principales opérations suivies pour confectionner ces médicaments caractérisent toutes les recettes du recueil: on broie, on pulvérise, on fait bouillir et fondre, on cuit au bain marie, on distille, on fait refroidir et sécher au soleil et à l'air. La durée de la cure est variable, parfois une application suffit tandis que pour certaines maladies les soins durent plusieurs jours. Néanmoins, d'après l'auteur la guérison est assurée¹⁰⁷. Ciasca explique, par ailleurs, que souvent certains recueils de recettes proposent des remèdes utilisés par des personnages renommés, qui assurent ainsi, à travers leur nom, la réputation et l'efficacité du produit¹⁰⁸. Isabella Cortese utilise cette démarche seulement pour deux recettes concernant la peste. Il est vrai qu'un remède contre une affection aussi grave avait besoin de la

fait totalement inefficace. A la suite de l'épidémie de 1555-56, s'ouvre un vaste débat sur le sujet; cependant les traités qui en sont le résultat n'apportent aucune nouveauté sur l'analyse de la maladie. Voir à ce sujet A. ZITELLI-R., J. PALMER, "Le teorie mediche sulla peste e il contesto veneziano", in Venezia e la peste, Catalogo della mostra, 1980, p. 21-28. Lors de l'épidémie de 1575-77, qui tue 25 % de la population vénitienne, cinq professeurs de l'université de Padoue appelés par le Sénat, affirment qu'il ne s'agit pas de peste et proposent de soigner les malades grâce à la saignée et à l'incision des bubons. Voir COSMACINI, Storia della medicina, p. 107. En fait, les autorités civiles agissent avec plus de réalisme et de façon plus pragmatique. Depuis 1486 sont nommés trois Provveditori alla Sanità dont le rôle est de sauvegarder la santé publique. Pour prévenir la peste on prend des mesures d'hygiène telles que le contrôle de la propreté de l'eau et des puits, la surveillance des maladies suspectes et le respect de la quarantaine pour les bateaux. Voir à ce sujet P. PRATO, "La società veneta e le grandi epidemie di peste", in Storia della civiltà veneta, II Seicento, III, Vicenza, Neri Pozza, 1984, p. 385.

¹⁰⁵ I. Cortese, I Secreti, Libro I, cap. XI, p. 5.

¹⁰⁶ Ciasca signale que le poivre était l'épice la plus renommée au Moyen Age et était très utilisé en pharmacopée. Voir L'arte dei medici e speziali, p. 378-379.

¹⁰⁷ L'auteur termine, par exemple, une recette d'huile de scorpion pour soigner la peste avec la phrase suivante: "Quando l'appettato si sente male, e ha la febre, si unga intorno il cuore, e li polsi, e le nari, e guarrà". I Secreti, Libro I, cap. IV, p. 6.

¹⁰⁸ L'arte dei medici e speziali, p. 330.

notoriété d'un roi et d'un pape, afin d'être considéré crédible¹⁰⁹. Pourtant, malgré les affirmations de l'auteur, certaines recettes laissent perplexes: on peut en effet douter de l'effet de la straphisaigre, utilisée pour les vergetures, qui est une herbe insecticide, ou bien de l'emploi de l'huile chaude pour cicatriser une blessure¹¹⁰.

Les soixante-quinze chapitres qui suivent traitent d'alchimie: ce deuxième livre est le seul parmi les quatre du recueil à être précédé d'un chapitre introductif. Il s'agit d'une lettre: l'auteur s'adresse à son "frère" afin de lui montrer, à travers sa propre expérience, la voie qui mène à la pratique de l'alchimie¹¹¹. Ce texte se situe dans la tradition de la littérature alchimique des XVe et XVIe siècles, dont il reprend quelques topoi. L'auteur exprime avant tout le besoin de se démarquer d'une certaine catégorie d'alchimistes qui "non hanno detto verità alcuna" et n'ont toujours raconté que "favole", "ciance" et "pazzie"¹¹². La mauvaise réputation dont jouissait cette science pendant la Renaissance, pousse ses adeptes à distinguer les bons des mauvais alchimistes¹¹³. Ces derniers ne sont que des faussaires qui font perdre du temps et de l'argent à ceux qui veulent les suivre¹¹⁴. Dans I Secreti, l'auteur dénonce les oeuvres de "Geber", "Raimondo" et "Arnaldo"¹¹⁵, étudiées pendant plus de trente ans sans aucun profit. Mais il explique que grâce à l'aide providentielle de Dieu, il a pu retrouver le bon chemin. L'intervention divine est souvent mentionnée dans les textes alchimiques car, comme le fait remarquer A. Perifano, la bonne

¹⁰⁹ Voici l'introduction du chapitre premier, contre la peste: "Olio di Fra Gregorio mezzo capo che fece per Papa Clemente VII contra veleno, e peste, e fu provato in due prigioni di Campidoglio, che erano condannati alla morte, e fece la prova, ch'uno morì, e l'altro che fu aiutato con questo olio, scampò, alla qual esperienza intravenne il Senatore M. Simon Tornabini, e il cameriere del detto Papa." (p. 1).

¹¹⁰ Cosmacini signale que cette technique était fort répandue et que c'est Ambroise Paré qui l'innova en utilisant des onguents lors de son séjour en Italie entre 1536 et 1545 en tant que chirurgien militaire. Voir Storia della medicina, p. 89.

¹¹¹ La lettre est écrite par un certain Abbate di Colonia et le terme "fratello" indique probablement une parenté d'esprit, c'est-à-dire l'appartenance à la même famille des alchimistes, plus qu'une parenté de sang.

¹¹² I Secreti, Libro II, cap. I, p. 19.

¹¹³ Voir à ce sujet A. PERIFANO, L'alchimie à la cour de Côme Ier de Médicis: culture scientifique et système politique, p. 96.

¹¹⁴ Ibidem, p. 54.

¹¹⁵ Geber est un alchimiste arabe du Xe siècle. Figure de référence, la tradition alchimique lui attribue à peu près 3000 ouvrages. Quant à Arnaud de Villeneuve et Raymond Lulle, ils représentent avec Albert le Grand, Thomas d'Aquin et Roger Bacon les principales personnalités de la littérature alchimique du Moyen Age. Voir Alchimie, contribution à l'histoire de l'art alchimique, p. 14-19.

alchimie "ne pouvait se faire qu'avec l'aide de Dieu qui faisait de l'alchimiste un initié touché par la grâce."¹¹⁶ De plus, en pleine Contre-Réforme, il était plus prudent de faire appel à la religion et à Dieu pour éviter les foudres de l'Inquisition et les bûchers des sorcières.

L'auteur de I Secreti propose ensuite à son "frère" un décalogue¹¹⁷ où elle explique les fondements de la véritable alchimie faisant ainsi apparaître quelques principes classiques de la littérature alchimique. Ses adeptes accomplissent avant tout un travail individuel, solitaire, sans maître, tandis qu'est tolérée la présence d'un serviteur-disciple, dévoué et discret. Les recherches doivent par conséquent rester rigoureusement secrètes. Quant au bagage de connaissances d'un bon alchimiste, il se base surtout sur l'expérience, c'est-à-dire une connaissance pratique des métaux, surtout de l'or et de l'argent, et des ustensiles et des récipients nécessaires pour réaliser les opérations alchimiques¹¹⁸. Cette partie se termine par une nouvelle référence à la religion: le respect de Dieu et de son prochain, surtout lorsqu'il est faible et pauvre, doit être la règle de vie du bon alchimiste, qui est donc avant tout un bon catholique.

¹¹⁶ L'alchimie à la cour de Côme Ier de Médicis, p. 96. On retrouve par exemple cette argumentation dans le texte de G. BRACESCO, La espositione di Geber Philosopho, Venetia, G. Giolitto di Ferrari, 1544. L'auteur donne la parole à Geber qui affirme que "(...) questa arte è servata nella possenza di Dio, il quale la da a chi vole, e la toglie a chi gli piace (...)", p. 7.

¹¹⁷ "Il primo precetto si è, che non lavori mai con alcun gran Maestro acciò facendo l'opra buona non habbi mal fine la vita tua. Il secondo che tu facci fare quei vasi di terra, e di vetro che ti scrivo, che siano forti, e ben fatti, acciò non si perda la medicina per difetto delli vasi debili. Il terzo, ch'impari a conoscere tutti i materiali, e metalli, perche se ne fanno de sofisticati, e non vagliono nulla. Il quarto, ch'avvertischi bene non dare troppo fuoco, ne manco del dovere, ma proprio come ti scrivo, acciò non falli. Il quinto, ch'abbi un paio de mantici a tua posta, e altre cose necessarie, acciò non vadi per le mani del volgo. Il sesto, che s'alcun ti domanda d'alcuna cosa di questa arte fingi non intendere, e mai non lassar entrar alcun dove lavori. Il settimo, che ben impari a conoscere i metalli, massimamente oro, e argento, e non gli mettere in poera mai, se prima non sono ben depurati, pe tua mano di copella, e di cemento. L'ottavo, che non insegni quest'arte ad alcuno, perche il rivelare de secreti fa perdere l'efficacia. Il nono, ch'abbi un servitor fedele, e secreto, e buono d'anima, che stia innanzi alla tua persona, e mai non lo lassar solo. Il decimo e ultimo comandamento è, quando haverai compita l'opera tua habbi ad amare Dio glorioso, e che facci delle elemosine, e facci bene alli poveri, e pregati che osservi bene questi dieci comandamenti, acciò possi pervenire a buon fine della tua fatica.", I Secreti, Libro II, cap. I, p. 19.

¹¹⁸ Le choix des ustensiles est fondamental dans la réussite du grand-oeuvre. Afin de transformer des métaux comme le plomb ou le fer en or, tout bon alchimiste doit tenir compte de la taille des récipients et des matériaux qui les composent. Voir à ce sujet A. POISSON, Théories et symboles alchimiques, Paris, Editions Traditionnelles, 1981, p. 98-106. Les traités alchimiques proposent souvent des dessins d'alambics, de vases et de fours. C'est le cas de l'ouvrage d'Isabella Cortese. Voir I Secreti, p. 28.

Les recettes qui suivent cette lettre révèlent au lecteur les différents secrets pour transformer les métaux vils en or ou en argent, fabriquer du borax, du camphre et du chlorure d'ammonium, briser le fer ou le fondre, réaliser l'or liquide auquel on attribue de grandes vertus thérapeutiques¹¹⁹. Enfin, quelques opérations alchimiques sont présentées: la calcination, c'est-à-dire la réduction d'un solide en fine poudre grâce à de hautes températures, la fusion, la sublimation, qui consiste à passer de l'état solide à l'état de vapeur et vice-versa, sans passer par l'état liquide et enfin, la distillation.

La troisième partie est formée de quatre-vingts recettes. Précédemment nous avons donné à ce livre le titre un peu vague de teinture, mais aussi d'autres sujets y sont traités. En dehors des recettes pour teindre tous les types de tissus et de peau de couleurs différentes et en dehors des recettes pour éliminer les taches, le lecteur apprend à fabriquer de l'encre et de la colle, à dorer les livres, à polir l'or, à rendre aux tissus leurs couleurs d'origine. La plupart de ces recettes ne s'adressent pas spécifiquement à un public de spécialistes, comme le sont les alchimistes, les pharmaciens ou les orfèvres, mais aussi à un auditoire plus vaste. En effet, l'auteur propose surtout des conseils d'ordre pratique que l'on rencontre à l'intérieur du cadre domestique. Par ailleurs, la simplicité de fabrication de certaines préparations et de leur utilisation quasi quotidienne laissent supposer qu'elles appartiennent au patrimoine familial. Voici, par exemple, une recette particulièrement facile à exécuter, avec des ingrédients simples et qui permet de réaliser un type d'encre à base de mûres:

"Cogli le more, o moriche, ben mature e nere, e metti in qualche vaso che ben s'ammestino, e fa una palla d'esse, e rionla, che sara morbida quasi per tutto l'anno, e quando vorrai adoprarla fa come de gli altri colori delle pezzette temperandole con albume dell'ovo."¹²⁰

La quatrième partie est la plus importante. Les 221 recettes de beauté occupent plus de la moitié du recueil. Cette constatation nous laisse supposer que le public auquel on s'adresse est essentiellement féminin. Le message que l'on veut lui transmettre exalte la beauté comme un bien précieux qui mérite qu'on lui consacre du temps et de l'argent. Au fil des chapitres, le lecteur ou la lectrice, y apprend à fabriquer des savons, des eaux et des huiles parfumées, des crèmes, des laits et des poudres. Tous ces mélanges savants aident à conserver

¹¹⁹ Voir à ce sujet: R. HALLEUX, "L'oro potabile", "KOS", 12, 1985, p. 49-64.

¹²⁰ L. Secreti, p. 67. Voir aussi les recettes pour enlever les taches de tous les types de tissus.

ou à obtenir un visage parfait: pour atteindre ce but l'auteur propose des masques qui effacent les taches de rousseur, les rides, les verrues, des fards pour rehausser le teint des pommettes, des crèmes pour épiler les sourcils et les cheveux qui couvrent le front, des pâtes pour la blancheur des dents et des teintures pour blondir, brunir et cacher les cheveux blancs. Par ailleurs, quelques recettes concernent la teinture de la barbe ce qui nous permet de supposer que l'ouvrage s'adresse aussi à un public masculin.

Les parties du corps concernées par ce quatrième livre sont en nombre limité: l'auteur ne s'occupe que du visage, des cheveux, des dents et des mains. Il s'agit avant tout de satisfaire le regard des autres, seules les apparences comptent et l'on ne soigne que ce que les vêtements ne cachent pas. Cette caractéristique typique des recueils de "secreti"¹²¹ est le reflet de la mentalité de l'époque face à l'hygiène corporelle. La propreté du corps n'est pas un souci majeur, ni au sein des classes aisées, ni dans les couches sociales défavorisées et les nombreuses recettes de savons proposées dans *I Secreti* concernent avant tout le visage. Ce manque d'hygiène comporte évidemment des désagréments¹²², comme les mauvaises odeurs et les parasites corporels. L'auteur essaye d'y remédier par un nombre considérable de recettes d'eaux parfumées au musc, à la rose, à la violette, au jasmin, aux fleurs d'oranger et à la lavande, et par quelques conseils pour éliminer la gale.

Au niveau du contenu, certaines recettes sont très brèves, simples à réaliser, contenant des ingrédients faciles à trouver dans le commerce.¹²³ Ces recettes bon marché en côtoient de plus complexes,

¹²¹ Exception faite pour *Gli ornamenti delle donne* où Giovanni Marinello parle de toutes les parties du corps féminin. Mais l'auteur de cet ouvrage est aussi un médecin.

¹²² Les contemporains y sont parfois très sensibles. Piccolomini y fait référence en ces termes dans *La Raffaella*: "Horsi tu hai d'avvertire Margherita sopra il tutto, di non far come molte che io conosco (...) lequali non hanno cura di custodir se non il viso, e una parte del petto, quella a punto che si vede, del resto poi vada come vuole, del che nasce che le stanno della persona loro lorde, schife, e mal delicate (...) Voglio che una gentildonna ogni pochi giorni si lavi tutta con acqua calda, fattovi bollire dentro qualche cosa odorifera, perche tu hai da tener per certo, che la delicatezza e quella che rifiorisce la bellezza di una donna. (...) in ogni modo la nettezza della persona e delicatura si ha da cercare se non per altro, per soddisfattion propria, e del marito, oltre che la lordezza della persona genera spesso cattivo odore in una donna (..)", *Dialogo della bella creanza*, p. 21.

¹²³ Voici une recette "A far bellissima carnagione": "Prendi schiuma di mele, e bianche d'ova sbattute fortemente in una scodella, e come saranno ben sbattute, piglia una spugna e con quella asciuga tutte queste cose, e tornala a spremere nella detta scodella, e ciò farai tante fiate, che venghi ad essere com'acqua, poi masticala con la schiuma di mele, e come sarà ben mescolata mettila in sù la faccia, e fa che si asciughi, poi pigli una mollica di pane e inzuppala ben in acqua che tutta si disfacci in acqua, e con quell'acqua

qui nécessitent plus de temps et d'argent pour les réaliser. Le public est donc socialement différencié, on s'adresse certes aux milieux aisés, mais aussi à un auditoire plus modeste.

En lisant ces textes nous nous sommes interrogée sur les connaissances scientifiques de l'auteur et nous nous sommes aperçue que les recettes de beauté ressemblent par leurs ingrédients aux "Secreti" contenus dans les codes pharmaceutiques officiels contemporains, comme celui de Florence¹²⁴. L'auteur de *I Secreti* possède donc un savoir qui se veut crédible et fiable, laissant de côté toute improvisation et tout charlatanisme. Certes, certains aspects de ces recettes nous paraissent aujourd'hui discutables: parfois, par exemple, les proportions des ingrédients ne sont pas précisées, ou bien l'auteur conseille l'utilisation d'éléments particulièrement nocifs, comme la céruse ou le vert-de-gris, pour blanchir la peau du visage et des mains. Par contre, certaines recettes sont d'actualité: encore aujourd'hui on utilise du lait d'amande et du jus de citron pour blanchir les mains; le jus de noix sert à foncer les cheveux; on fabrique des masques à base d'oeuf et de miel et on met de l'oeillet pour parfumer les dentifrices. Quant aux préparations d'huiles et d'eaux parfumées, elles sont le témoignage du savoir-faire et des connaissances avancées que l'on possédait dans le secteur de la parfumerie, véritable artisanat vénitien¹²⁵.

Parallèlement à cet aspect technique, qui nous permet d'avoir un aperçu des activités qui se greffent autour de la cosmétologie, comme la pharmacopée, la médecine, la parfumerie et la teinture, *I Secreti* d'Isabella Cortese proposent au lecteur une interprétation singulière du thème de la beauté féminine. Sujet classique de la littérature, il est surtout abordé sous un angle idéal, la femme étant présentée comme un objet de contemplation ou de moralisation. Le portrait que l'on peint est celui d'une beauté figée et passive face au regard de ses admirateurs ou de ses détracteurs. Dans le cas de *I Secreti*, on est surtout confronté à une image en mouvement: les recettes suggèrent en effet une scène domestique, intime, où la femme, devant son miroir, ne s'occupe plus que d'elle-même. Ainsi, on la voit se laver, se soigner, se farder, totalement absorbée dans les soins qu'elle consacre à son corps.

lavati la faccia, e la farai bellissima.", Libro IV, cap. 68. Une autre recette est conseillée "Per far belle le mani": "Prendi del sugo di limone, e altrettanta acqua odorifera e metti a bollir al fuoco, e come bolle metti dentro della polvere delle fugaccine dell'amandole, e fa che diventi come un sapone, e lavati con questo le mani che le farà belle e bianche.", Libro IV, cap. 19.

¹²⁴ Voir à ce sujet Ciasca, *L'arte dei medici e speziali*.

¹²⁵ Voir à ce sujet G. DOLCETTI, *La profumeria dei veneziani*, Venezia, 1898.

Cet ouvrage et le succès qu'il obtient sont aussi un témoignage de la présence des femmes dans les circuits culturels de la deuxième moitié du XVI^e siècle. Malgré la Contre-Réforme et la prolifération d'oeuvres visant à l'institution morale de la femme, celle-ci continue de jouer un rôle important sur le marché éditorial. En effet, en tant que lectrice son poids grandit: si elle est rarement auteur, elle est certainement destinataire d'une littérature et d'un savoir de type scientifique qui est mis à la portée d'un vaste public grâce à l'imprimerie. Celle-ci permet aussi à des femmes de s'exprimer directement sur les sujets les plus divers, comme en témoignent les ouvrages d'auteurs femmes publiés surtout à Venise vers la fin du XVI^e siècle et le début du XVII^e: ces écrivains et poètes se nomment Moderata Fonte, Maddalena Campiglia, Lucrezia Marinella et Arcangela Tarabotti. Mais ceci est un vaste sujet auquel nous consacrons nos actuelles recherches qui aboutiront sur la rédaction d'une thèse de doctorat.

CLAIRE LESAGE